

LA LA LA LA LA BOLDUC,



*alias Mary Travers
Esquisses pour un portrait*

La Bolduc. La. Mary Travers, née en Gaspésie en 1894, arrivée à Montréal en 1907, mariée en 1914, mère de famille dans les années vingt et chanteuse dans les années trente, a eu droit à cet étrange « la », ce pronom personnel qui peut marquer à la fois l'admiration qu'une génération porte à quelqu'un d'unique en son genre ou ce rien de mépris qui dépasse lorsqu'on tient à prendre ses distances avec quelqu'une. La Duse ou la Callas ont eu droit aux « la » admiratifs; mais on pouvait aussi y avoir droit pour des motifs découlant d'un ségrégationnisme qui isole la femme différente des normes en vigueur. La une telle.

Madame Bolduc, ce qui est assez rare, a eu droit à ce « la » reconnaissant et à ce « la » méprisant. La masse prolétarienne québécoise s'est automatiquement identifiée avec passion à cette femme ordinaire qui sortait du rang et transformait la dure vie des années trente avec ses airs entraînants et des mots de tous les jours. L'élite en place par contre, levait le nez sur elle.

Étranges slaloms du temps : longtemps après la mort de la Bolduc, la couche bourgeoise de générations suivantes s'est emparée du souvenir de cette chanteuse populaire, de cette auteure québécoise, et l'a perpétré en repiquant ses vieux enregistrements 78 tours sur les microsillons, en remplaçant cette femme-là ou elle doit être, à la source de la chanson québécoise. Et ceux à qui elle a parlé directement il y a longtemps, ceux qu'elle a déridé des rigueurs de la crise, ceux qu'elle aimait se sont mis à l'oublier. Ce sont nos grands-parents qui ont basculé d'époque.

* * * * *

Dans la forêt derrière Newport elle était, à onze ans, aux chantiers. Inséparable de son père Lawrence, pour qui elle était autant qu'un fils et qu'il appelait affectueusement Frank, Mary Travers prenait plaisir aux durs travaux d'hiver, construisait habilement des traîneaux pour ses frères et soeurs, pesant déjà 130 livres à treize ans, sciant du bois sur la galerie et n'ayant jamais eu sa propre poupée.

Le dimanche, on est obligé de se refiler à tour de rôle bottines ou souliers pour aller aux différentes messes. Ce sera en bonne partie pour pouvoir s'acheter des chaussures que Mary Travers, débrouillarde, prendra en 1907 le train de l'Atlantic Quebec and Western Railway pour aller travailler dans la grande ville. Montréal, pour elle, c'était ce que lui en disait sa demi-soeur dans des lettres invitantes, c'était un autre monde.

Ce fut le travail de bonne, évidemment. Mais à la maison cossue d'un médecin du Carré Saint-Louis où sa demi-soeur l'avait placée, Mary Travers préférera vite la manufacture où elle-même, sans avoir tenu une aiguille

de sa vie, elle ira effrontément s'engager. Vie de factorie de coton, vie de pension rue Panet, vie de ville où l'on commence à aller aux vues animées, à sortir le samedi soir, à regarder les voitures à moteur, mais dont est terriblement absente, pour une fille de campagne, cette musique qu'on faisait dans les veillées gaspésiennes, dans les grandes cuisines en tapant du pied, en forçant le violon, en se passant la ruine-babine. Mary Travers apprend à coudre en cadence.

* * * * *

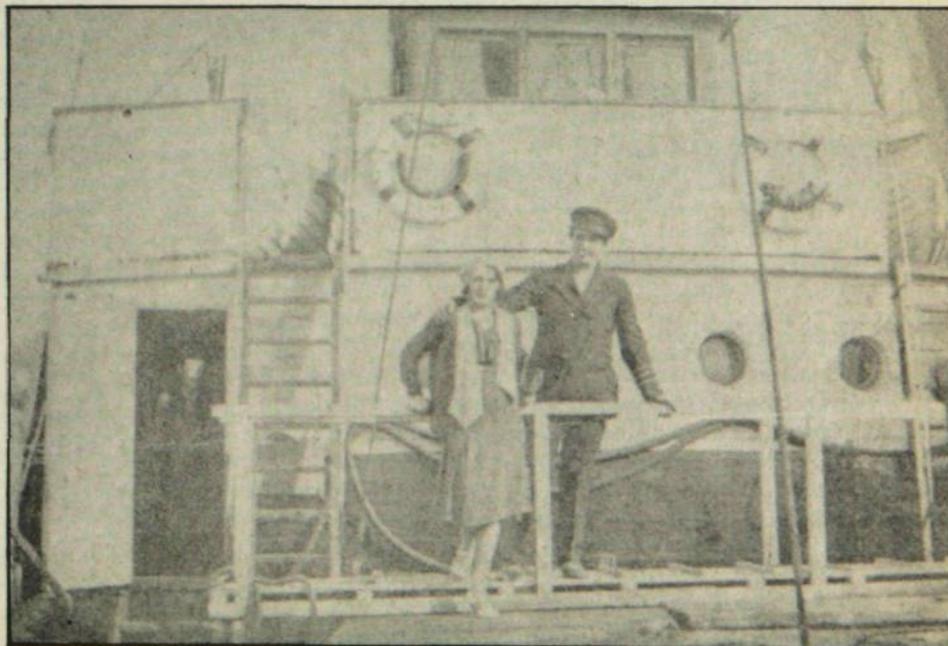
Le pont Victoria est bien loin pour les gens de la ville qui désirent aller à Longueuil. On embarque souvent à bord d'un bateau traversier qui va toucher l'île Sainte-Hélène puis continue vers la rive Sud. Les samedis et dimanches, ce trajet devient ballade. Il y a sur ce steamer un petit orchestre qui reprend les airs à la mode, qui fait fredonner « Ramona » et « Le rêve passe » aux amoureux et aux mélancoliques des années vingt. Dans le sextuor, il y a une belle grande femme de six pieds en retrait, mais que l'on remarque. Ce n'est plus Mary Travers. C'est maintenant madame Édouard Bolduc. Son mari, plombier la semaine, est musicien. C'est lui qui dirige cet orchestre avec son frère Edmund, deux de leurs cousins à la guitare et au banjo, et monsieur Turcotte au piano. Madame Bolduc joue du violon à l'oreille; Édouard et Edmund ont suivi des cours.

Aux répétitions, dans le salon du 1718 Dufresne, c'est Mary parfois, pour s'amuser, qui pousse un vieux reel. On l'écoute parce que c'est beau, c'est autre chose. Et elle chante aussi, des paroles qui lui reviennent du fond de sa Gaspésie, du loin de ses oncles. Quelques fois, sur le bateau des week-ends, l'orchestre Bolduc lui permet de « leader » une gigue. C'est à chaque fois le succès. Le soir, on revient en tramway; Édouard qui porte Denise et Lucienne dans ses bras, et Mary qui serre Réal, ces chers enfants rescapés d'une série tragique de treize accouchements et neuf drames.

* * * * *

Attardez-vous devant cette photographie défraîchie. C'est le Marco Polo, un bâtiment qui descendait le fleuve Saint-Laurent dans les années trente. On s'embarquait à Québec et l'on pouvait faire toute la Côte-Nord.

Madame Bolduc, qui a pris le costume du capitaine pour la pose, y fait sa première tournée; on est en mai 1931. Simone de Varennes, à ses côtés, amène un acte de mélodrame. C'est l'après-midi, on fait des photos. Regardez, dans l'ombre, il y a son mari. En retrait dans la porte, il croit que le photographe ne le voit pas.



Son mari flanchait. Il n'était plus possible pour lui d'aller travailler. On disait qu'il était malade, pudiquement. Édouard Bolduc, mouton noir d'une famille bourgeoise qui fréquentait les salons de la colonie française de la rue Saint-Denis, avait choisi le métier exigeant de plombier. Chiffre de jour pour un entrepreneur de la rue Papineau, chiffre de nuit pour arrondir les fins de mois. Nous étions en 1928, à deux pas de la Crise, et il avait claqué. Pleurs nocturnes. Portes fermées. Le soir, Mary savait qu'il aimait bien entendre les rires et les chansons des Gaspésiens qui se donnaient toujours rendez-vous chez les Bolduc. Pour quelques travaux de couture, elle avait acquis sa première harmonica, une Attaboy.

Que faire ? Elle cherche. Un soir, on lui dit qu'elle peut gagner deux dollars si elle va jouer du violon aux fameuses « Veillées du bon vieux temps » qui ont lieu au Monument national toutes les semaines d'hiver. Ça ferait toujours bien ça pour acheter du manger. Quelqu'un la persuade d'amener avec elle cette chanson qu'elle a déjà composé un avant-midi en faisant ses tartes, « La cuisinière ». Quand elle prendra le dernier tramway ce soir-là d'hiver 28 pour revenir de la rue Saint-Laurent à la rue Dufresne, sa vie viendra de prendre un grand tournant. Elle ne sait pas encore que moins d'un mois plus tard la police de Montréal devra intervenir pour disperser la foule qui s'arrache les 12 000 copies de cette Cuisinière qui sort comme un courant d'air des hauts-parleurs de chez Archambault.

Tout ce qu'elle sait, c'est que Conrad Gauthier, l'animateur des Veillées, a aimé sa chanson, lui a dit qu'il n'avait jamais entendu « un genre de chanson comme ça », et lui a arrangé un rendez-vous avec monsieur Beaudry de la compagnie de disque Starr-Gennett. Elle n'est pas sûre d'y aller. Au bout de douze jours, Édouard l'ayant encouragée, elle ira rue Amherst, vers la gloire.

* * * * *

Aussi instantané que ce krach qui a défenestré certains financiers pour en enrichir d'autres, alors que les populations des villes entraient dans la misère, le succès de madame Bolduc éclate dès 1929. Au moment où le bateau coule, c'est la bouée de sauvetage. L'avez-vous entendue ? Elle vous fait rire quand tout va mal ; elle parle de vous quand vous vous croyiez seul.

Elle saisit son inspiration dans ce quotidien comme elle le vit à trente-cinq puis quarante ans dans un logement du Montréal francophone de l'Est où elle a élevé sa famille entre fourneau, machine à coudre, époussetage et rigodons.

Elle se moque de l'agent d'assurances qui est venu à la maison quand Réal était malade ; elle imite comme pas un le marchand de légumes qui passe dans la rue ; elle fait soudain une chanson sur les maringouins quand Édouard se sera fait piquer partout ; elle chante le fameux R-100 qu'on court voir à Saint-Hubert ; elle tourne en ridicule le propriétaire qui vient toujours écornifler ; elle avertit les chauffeurs d'automobile contre les dangers qui les guettent ; elle se plaint d'un bouton sur le bout de la langue qui l'empêche de turluter ; elle rime sur les jumelles Dionnes ; commente la visite royale de 39, dénonce le méchant Hitler et recommande à tout le monde de ne pas se découper.

Ses soirées de chanson, suivant généralement un acte de comédie dans lequel se retrouvèrent les Olivier

Guimond père et fils, Manda, Simone de Varennes, Juliette Pétrie, pouvaient durer jusqu'à deux heures et plus et c'est elle qui devait décider quand y mettre fin. Tout était prétexte à chansons, rapidement écrites, corrigées par la petite Lucienne qui était bonne en classe. On retient de ces textes écrits à la sauvegarde alors qu'elle parcourait sans arrêt le Québec, le Nouveau-Brunswick, l'Ontario et la Nouvelle-Angleterre une chronique populaire, humoristique, franche de ces années noires. Chronique exceptionnelle, écrite dans le langage de la rue. Cette fille de bûcheron, femme de plombier, mère de quatre enfants, aura incarné, au creux de la crise, la voix du Québec prolétaire et écrasé. Elle a tenu maison.

* * * * *

Juin 1937. C'est toujours la vie épuisante de tournée ; on a ses habitudes, même dans la vieille Dodge noire qui transporte la troupe depuis six ans. Le toit est bosselé parce qu'on y monte à tous les jours pour clouer les affiches sur les poteaux. C'est dans cette caravane que madame Bolduc essaie de nouvelles chansons. M. Rollin, qu'elle a engagé comme gérant, est au volant. On roule vers Rimouski et soudain c'est le choc, la collision. « Accident d'auto stop rien de grave stop vois aux assurances Mary. » Ce « rien de grave » devait être le début des malheurs de madame Bolduc qui en moins de quatre ans allait mourir d'un cancer.

À Noël 1940, après avoir chanté pour la dernière fois à Saint-Henri le 23 décembre, elle prendra le chemin de l'Institut du Radium, rue Ontario, pour y mourir le 21 février 1941. Dans *La Presse*, il n'y eut qu'un entrefilet. On annonçait le décès de « madame Édouard Bolduc, cantatrice ». On n'avait pas trouvé mieux.

* * * * *

Son succès phénoménal était sans précédent * et n'aurait pas d'équivalent par la suite. Sans le soutien de la presse ou de la radio, elle a réussi à rejoindre des milliers d'admiratrices-teurs qui lui ont toujours fait un triomphe. Le curé en chaire annonçait le venue de la Bolduc.

Vingt ans plus tard, au moment de la réimpression de ses disques, le monde intellectuel s'emparera de l'oeuvre de madame Bolduc. De son vivant, le seul adjectif que le monde d'esprit daigna lui accorder était ce mot sec, tranchant, hégémonique : vulgaire. Elle savait bien que ce monde-là ne l'accueillerait pas encore. Elle chanta une fois ceci :

Y en a qui sont jaloux
Y veulent mettre des bois dans les roues
J'vous dis, tant que j'vivrai
J'dirai toé et moé
J'parle comme dans l'ancien temps
J'ai pas honte de mes vieux parents
Pourvu qu'j'mette pas d'anglais
J'nuis pas au bon parler français.

* * * * *

Robert Lévesque

* Plus d'une quarantaine de disques, chacun vendu à plus de 100 000 exemplaires durant les années 30!...